

Autonomie et universalité de la littérature camerounaise

La littérature camerounaise se signale par son importance et son originalité dans la production francophone d'Afrique. Elle a donné lieu à de nombreux ouvrages d'ensemble, et en particulier au livre de R. Bjornson, *The African Quest for Freedom and Identity: The Camerounian Experience* (Indiana University press 1991). L'histoire du Cameroun se déploie sur de nombreux plans qui montrent sa singularité dans l'Afrique "francophone". L'expérience nationale camerounaise ne se définit pas entièrement par la colonisation française: il y eut la colonisation allemande, puis le mandat, la révolte; l'histoire est toujours un enjeu; elle ne se définit pas non plus entièrement par le français: le Cameroun est un pays bilingue, il y a une longue tradition d'écriture en langues locales. Enfin le Cameroun est un des pays où le catholicisme est, aujourd'hui, le plus vivant intellectuellement et un pays, dans le Nord, d'ancienne tradition islamique.

Histoire et historiographie.

Il n'existe pas encore en Afrique noire, une histoire de la littérature. Aussi cet humble essai a-t-il le mérite d'arriver le premier (Basile Juleat Fouda, Henry de Julliot, Roger Lagrave, 1961)

Ce travail mérite notre attention: publié dès l'Indépendance il présente un premier panorama de la littérature du pays. Il rassemble des poètes: Louis Marie Pouka David Diop, Henry de Julliot Elolongue Epanya, René Philombe, J.Nzouankeu; des romanciers: Alexandre Biyidi, F.Oyono, mais aussi le Français Jean Marie Carré dont le roman *Kellam fils d'Afrique*, paru aux Editions Alsatia sous le pseudonyme de Kindingue Njock, obtient le Grand Prix littéraire de l'AEF en 1958...

En 1984, est publié un nouveau travail général par René Philombe, créateur en 1960 de l'APEC, "secrétaire général de cette association pendant 21 ans", pour qui "écrire est un principe vital"; l'auteur se situe dans le courant eurafricain, à travers le pseudonyme qu'il s'est choisi: philombe: mélange de philippe et de ombéde. Il ne s'agit plus de se déguiser en Camerounais comme Jean Marie Carré, mais d'afficher le métissage. Ce travail touffu et original mérite notre estime et il me paraît très évident qu'il est à l'origine du livre de Bjornson qui le reprend sur des bases plus systématique et plus critiques, soucieux, à juste titre, de prendre une vue critique de l'influence française sur cette historiographie...

Il existe donc trois ouvrages généraux sur le domaine écrits par un Français, un Camerounais, un Américain; ils expriment trois points de vue très différents, marqués par leur contexte d'écriture. Cette production littéraire est donc un objet complexe, sur lequel beaucoup a été écrit. Tout ce travail historique a été complété d'un travail critique important dans le domaine de l'interprétation: le nom de Melone est bien loin de nous mais dans la décennie des années 70 il régnait en maître sur l'interprétation: exégète de Beti, d'Achebe, interprète de Senghor, éditeur de Diogène, la revue de l'Unesco dont il signe le numéro spécial sur les littératures africaines. Aujourd'hui l'intelligentsia camerounaise, dans le domaine critique et philosophique produit une importante réflexion sur l'histoire et l'historiographie de son pays: je reviendrai sur les noms d'Eboussi Boulaga et de Mbembe, mais nous devons mentionner le travail d'Ambroise Kom, par exemple.

A ce travail d'historiographie doit se joindre la profondeur de la mémoire historique et notamment en Allemagne, illustrée par les récits de conquête, de voyage (Von Morgen, 1982) et par le travail linguistique; le pays a vécu une histoire politique originale, marquée par le mandat et la réunification, puis par une période de long silence, imposé par des régimes autoritaires.

Le Gabon de Bongo, le Zaïre de Mobutu, le Togo d'Eyadema, le Cameroun d'Ahidjo, puis de Biya, étaient à cet égard très comparables; une utilisation habile de tout l'arsenal juridique hérité de la colonisation et des traditions régaliennes du droit français, avec les délits d'offense au chef de l'Etat, par exemple, voire à un chef d'Etat étranger (chef d'accusation retenu contre Mongo Beti en 1972) permettaient de cadenciser avec efficacité la parole publique. C'est d'abord contre cette forme d'autoritarisme personnalisé que les revendications démocratiques des années 90 en avaient: elles réclamaient une ouverture du débat politique, un nouvel espace social de liberté au sein de la société civile; la conférence était ce premier moment de la démocratie, celui où le peuple assemblé prenait la parole... Il n'y a pas eu de conférence nationale au Cameroun, mais le débat y a été vif.

Ce débat, à ma connaissance, ne porte pas encore assez sur les premiers romanciers camerounais et l'étrange contexte politique dans lequel leurs ouvrages sont parus. Je me permettrais ici de citer ce que j'écrivais récemment sur les plus importants des écrivains camerounais:

Dans les années 1956-1960 l'Afrique francophone vit une transformation fondamentale: le régime colonial fait place à la Communauté, puis à des Etats indépendants; la situation politique est à la fois fluide et volatile; en France comme en Afrique le contexte est favorable à une libération de l'expression, qui va donner naissance à une série de romans très réussis, mais qui ne peuvent se comprendre que dans le contexte d'étroite imbrication des destinées politiques de la France et de l'Afrique pendant ces quelques années. La francophonie des élites

intellectuelles est une réalité vécue avant d'être un mouvement politique. La production romanesque s'inscrit dans le cadre de la littérature française et y gagne sa place avec des textes qui sont des chefs d'oeuvre d'humour, comme *Une Vie de Boy* (1956), *Le Vieux nègre et la médaille* (1956) de Ferdinand Oyono (1929-) ou *Le Pauvre Christ de Bomba* (1956) et *Mission terminée* (1957) de Mongo Beti (1932-). Le procédé du journal, tenu par un boy, utilisé dans *Une vie de Boy* ou *Le Pauvre Christ de Bomba*, est très efficace pour montrer l'Afrique coloniale à travers une conscience naïve, qui n'en fait que mieux ressortir le caractère souvent absurde et fréquemment odieux. Administrateur et missionnaire sont victimes de ce décapage, et les attitudes dénoncées par ces romanciers moralistes sont encore d'actualité près de deux générations plus tard. Tout l'effort de la conscience linguistique est de s'insérer de la manière la plus efficace possible dans la littérature française; Mongo Beti devient professeur agrégé de lettres dans un lycée français, et attend près de vingt ans pour publier à nouveau des romans. (Ricard, 1995: 238).

Mongo Beti s'est longtemps tu, avant de donner un essai dénonçant les relations établies entre la France et le Cameroun "décolonisé", *Main basse sur le Cameroun* (1972), puis de renouer sa production romanesque par une réflexion sur l'histoire de son pays (*Perpétue, Remember Ruben*, 1974) et une satire du pouvoir africain contemporain, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* (1979).

Cette francophonie du Cameroun ne s'est jamais marquée par une militance active dans les instances officielles, mais au contraire par une contribution, volontiers critique, au débat intellectuel. Dès le début la cause était entendue : le Cameroun ne pouvait qu'être francophone: la question ne se posait même pas. C'est bien ce que disaient Mongo Beti et Paul Dakeyo au Colloque du CERPANA à Montpellier, en décembre 1994, interrogés sur cette question. Or il me semble qu'il faut problématiser la question de la langue, et faire de la conscience linguistique des écrivains la marque véritable, authentique de leur rapport à leur peuple.

Il existe des textes en ewondo (yaoundé), en boulo, deux langues bantoues assez proches. Dans un article (CLEF, Littérature camerounaise, 1989 p.8-9) au sous-titre explicite: "pas d'écrivains en langues nationales", David Ndachi Tagne nous explique qu'il y en a quand même: fables douala, Association nufi. Un prix a été accordé à une oeuvre en boulo en 1932 et curieusement cette oeuvre, un roman, a été traduite et éditée récemment au Cameroun (Coulon, 1994: 32). La multiplicité des langues est un obstacle redhibitoire: la question est à mon avis mal posée. Seuls des travaux d'édition des langues nationales, à l'image du beau mvet gabonais édité par H. Pepper dans les Classiques africains, permettront de donner un second souffle à la poésie camerounaise si proche qui s'épuise justement parce qu'elle ne peut s'alimenter à la tradition saisie dans son aspect textuel. Combien de textes soi-disant traditionnels ne sont que des adaptations ou des réécritures, en somme des ersatz de tradition, en présentant une vision expurgée, aseptisée, sans ce que j'ai appelé ailleurs son caractère rugueux (Ricard, 1995: 33-35).

La thématique de l'universel a bien une histoire. Pour des Français elle est marquée par Rivarol. En Afrique elle s'inscrit dans une série de notions et d'institutions: la mission civilisatrice, la loi cadre, la communauté et les indépendances de 1960, et au Cameroun en particulier, la situation du mandat et les conflits politiques et militaires des années qui précèdent l'Indépendance.

Les dynamiques de l'autonomie

La première de ces dynamiques est la réappropriation de l'histoire : il faut évaluer l'oeuvre de pionnier comme Rudolf Dualla Manga ou Paul Mtessi. Il faut éditer les textes : Achille Mbembe a justement consacré une part de ses travaux à l'édition des textes de Ruben um Nyobe. L'oeuvre de Njoya, "l'ancêtre, philosophe et savant, roi des Bamun, inventeur d'un système d'écriture, Premier écrivain camerounais", mérite une attention toute particulière. Je cite Philombe

Njoya se verra renier le titre de roi des Bamun. Les autorités coloniales lui prouèrent qu'il a la même taille et même grosseur que les autres chefs nègres. A couteaux tirés avec les autorités coloniales françaises il assistera impuissant, la mort dans l'âme à la démolition systématique de son oeuvre. Finalement arrêté comme un vulgaire criminel, il est remis au pas sur le chemin de la déportation en 1931... (Philombe, 1984: 49).

La féconde activité littéraire peule, répertoriée dans la *Bibliographie générale du monde peul* (Seydou, 1977), a certes abouti à l'édition de nombreux textes issus du Nord du Cameroun dans les *Classiques africains* (notamment les deux recueils de *Poésies peules de l'Adamawa*, traduits et édités par P.F. Lacroix en 1965 qui constituent au fond une des premières anthologies de littérature du Cameroun. Les livres en leur langue sont plus souvent, aujourd'hui, composés par des collecteurs et des transpositeurs que par des écrivains, pourtant il existe une abondante poésie manuscrite au Cameroun: lisons cet éloge du Premier président, publié par P.F.Lacroix:

Notre gouverneur blanc, bel Européen de Garoua, Arabe, électricité du monde entier, et aussi arabe, lampe des souverains, notre gouverneur, ministère, unique comme le soleil, toi que le monde applaudit ... " qui possède

souverains et interpètes, commerçants en bétail et docteurs, le pouvoir au pays français , à Kaduna, au Tchad et même à Kinshasa..." (Lacroix, J.26, P.445-449)

D'autres dynamiques sont à l'oeuvre: c'est cela le caractère autonome de cette littérature. La réflexion historique ne peut manquer de s'interroger sur la place des écrivains d'origine française, naturalisés par Philombe, comme H.Julliot, poète " dont les thèmes sont universels, mais dont la plus grande source d'inspiration est le folklore camerounais" ce qui fait nous précise Philombe, " qu'il n'est pas étonnant de voir son nom dans un ouvrage consacré aux auteurs camerounais" (1984: 254) . Ce " confrère français camerounais" a eu l'honnêteté de s'insurger contre la canonisation instantanée de n'importe quelle oeuvre poétique ou romanesque produite en français,

Qui donc leur fera comprendre qu'ils rendraient un immense service à la littérature de leur pays en explorant ses richesses traditionnelles au lieu de dégorger un flot incohérent d'expressions françaises mal assimilées dont se gausse le bon sens et qui risque de faire sombrer dans le ridicule la jeune littérature camerounaise....(De Julliot, 1984: 106)

Par exemple une oeuvre poétique comme celle de L Pouka, poète colonial, puis poète lauréat, mérite un chapitre dans l'ouvrage de R.Bjornson qui le qualifie très justement de "foi", c'est à dire en somme de repoussoir. Il est trop facile de négliger ce qui nous paraît loin de nos propres goûts: la dynamique autonome de l'écriture camerounaise suppose la confrontation de toutes ces écritures françaises: ainsi se crée un champ littéraire proprement camerounais; Ainsi peuvent s'établir des relations avec un champ " africain" ou un champ " francophone".

France, tu demeures pour nous la Providence du noir, la nation élue qu'un monde fit reine... (Pouka in Philombe, 1984: 73)

Plus tard le pastiche est pour Pouka une composante du pastichage, premier stade de la créativité; il a refusé ce que Philombe appelle la transcription mécanique de la littérature orale (Philombe, 1984) . La vraie question est de se demander si la poésie camerounaise en français est bien sortie de ce stade et si après avoir pastiché Hugo elle n'a pas pastiché Aragon, Eluard ou Senghor, ou Saint John Perse; en somme a-t-elle trouvé sa voix propre? La conscience linguistique et la conscience théorique sont au fondement de la poésie, qui est une façon d'être dans le langage. Or il me semble que Pouka, comme d'autres poètes, plus contemporains, ont la même façon d'être dans le français: ils se laissent porter, ils y sont en quelque sorte naturellement, plus naturellement que Jacques Roubaud et tout le problème de cette absence de conscience théorique aboutit à l'insignifiance poétique...!

Or le rapport à la France et à la langue française, dans ses dimensions politiques et culturelles, est au coeur du livre de Bjornson. Il est en effet pour le moins étrange de voir des Français devenir écrivains camerounais, alors que Mongo Beti s'installe en France d'où il peut critiquer le colonialisme et le néocolonialisme ...

Le champ littéraire camerounais

C'est justement par la mise en tension de ces nouvelles dynamiques que le terme de littérature camerounaise peut prendre un sens. Il pointe vers un nouvel universalisme des questions. Au lieu de l'appropriation par une classe lettrée du pouvoir linguistique et culturel, ce pouvoir est soudain mis au service de questions de fond. Il s'accomplit un passage de génération. La langue est instrument et non valeur, les valeurs de liberté d'amour, de solidarité que la fiction a portées connaissent une nouvelle avancée dans la vigueur de la pensée et la netteté de l'expression. Il se produit ainsi une recomposition radicale du champ littéraire par l'intégration à ce champ de la philosophie, de l'essai, de la théologie (pensons aux essais de Jean Marc Ela), qui prennent en charge l'homme concret camerounais à partir d'un vivre avec, d'un parler avec et dans une critique radicale de la politique comme domination obscène: ce qu'Achille Mbembe appelle précisément la post colonie. Le corpus littéraire est donc à élargir à ces disciplines, mais aussi à la chanson (songeons ici à l'importance de Francis Bebey), sans oublier le travail de philosophes qui avaient choisi de s'exprimer dans le roman, comme Bernard Nanga, trop tôt décédé. Le corpus littéraire doit aussi faire une place à des ouvrages originaux comme le livre d'Eric de Rosny sur les guérisseurs et sur une parole et des pratiques textuelles qui mettent en question la notion de littérature. en somme la littérature nationale est peut être un peu trop étroite pour abriter toutes les tensions religieuses et politiques qui parcourent le champ culturel et littéraire.

L'autoritarisme, la censure, la confiscation des biens publics par des individus, " le patrimonialisme", ont prospéré dans l'ambiance délétère de la post-colonie, pour reprendre le terme d'Achille Mbembe, dans son excellent essai, "Notes provisoires sur la post colonie" (1995) . Pour lui la "post-colonie" est plus qu'un régime politique, c'est toute une culture, en quelque sorte privée de références pour affronter la modernité et livrée, je reprends les termes de Mbembe, au sexe, au ventre et au sacré, en somme à ce que Sony Labou Tansi nous raconte dans ses romans et dont Bakhtine a fait la description, du coeur d'une autre forme de totalitarisme. Cette naturalisation de la politique, au sortir de totalitarismes "larvaires", n'est évidemment pas la meilleure des préparations à la démocratie. L'appel à la Conférence nationale, entendu aussi au Cameroun, fonctionne comme un mythe dynamique qui cherche à fonder une utopie démocratique (Boulaga, 1993) . Seulement sans citoyens, il n'y aura pas de démocratie: l'autoritarisme colonial ne connaissait que des indigènes sans droits, l'autoritarisme patrimonial a transformé ces

indigènes en sujets, livrés au bon plaisir de leur patron; il reste à inventer des citoyens, avec des droits et des devoirs. L'écrivain peut être la première figure de ce nouveau citoyen, comme Wole Soyinka s'efforce de l'être au Nigéria. En d'autres termes, la littérature propose les voix d'une construction de l'espace civique: les textes, comme ceux de Bernard Nanga, peuvent être cette utopie démocratique sans laquelle la libération de la parole risque de demeurer dans le registre de la vocifération ou de l'incantation.

La nouveauté (de cette forme de prise de parole- il parle des conférences nationales, mais cela vaut pour tous les appels nouveaux à la liberté- ar) se cache plus qu'elle ne se montre sous le déguisement des formes anciennes. pour dire davantage ou autrement ce qui a cours elle ne dispose d'abord que des langages existants, de la langues des autres. elle manque d'expression propre. Des balbutiements et des incohérences l'exposent à la méconnaissance du grand nombre. le commencement en effet est comme un avènement évanescent, entre le ne plus et le pas encore; il est comme une insinuation imperceptible dans la masse compacte et l'évidence de l'être-là, celui des institutions et des systèmes dominants (Eboussi Boulaga, 1993: 173).

L'essai est bien oeuvre d'écrivain et ces lignes d'Eboussi Boulaga sont bien d'un écrivain...

Aujourd'hui l'écriture camerounaise se définit par la pertinence des questions qu'elle adresse à l'histoire postcoloniale (Achille Mbembe) ou au christianisme et à la démocratie en Afrique (Fabien Eboussi Boulaga). La production littéraire ne peut se détacher de ces questionnements sur les modes de figuration de l'expérience africaine nouvelle. L'avenir du français comme langue d'écriture et de création est lié à la façon dont il saura prendre en charge la légitime revendication d'autonomie de l'écriture camerounaise.

Alain Ricard
février 1996

Bibliographie

- Baratte Eno Belinga, thérèse, Ecrivains, cinéastes et artistes camerounais, bio-bibliographie, 1978
- Bjornson, Richard, The African Quest for Freedom and Identity: Cameroon Writing and the National Experience, Indiana University Press, 1991
- Boulaga, Fabien Eboussi, La crise du Muntu, Paris, Présence africaine, 1977
- Boulaga, Fabien Eboussi, Les Conférences nationales en Afrique noire: une affaire à suivre, Paris, Karthala, 1993.
- Coulon, Virginie, Bibliographie francophone de littérature africaine, Edicef Aupelf, 1994.
- Ela, Jean Marc, Le cri de l'homme africain, Paris, Karthala, 1980
- Ela, Jean Marc, Ma foi d'Africain, Paris, Karthala, 1985.
- Fouda (BJ), De Julliot (H), Lagrave (R), Littérature camerounaise, Cannes, 1961
- Lacroix, P.F, édité par, Poésies peules de l'Adamawa, Paris, A.Colin (Les Classiques africains 2 volumes), 1965.
- Konka, Romain, Histoire de la littérature camerounaise, Paris, Chez l'Auteur, 1984.
- Littérature Camerounaise, Notre librairie, 1989, 99-100.
- Mbembe, Achille, Notes provisoires sur la postcolonie, Politique africaine, 1995,
- Pepper, Herbert, édité par, Un mvet de Zvé Nguéma, chant épique fang, réédité par Paul et Paule De Wolf, paris, A.Colin, 1972.
- Philombe, René, Le Livre camerounais et ses auteurs, Yaoundé, Editions Semences Africaines, 1984.
- Ricard, Alain, Littératures d'Afrique noire: des langues aux livres, paris, CNRS/ Karthala, 1995.
- Rosny, Eric de, Les yeux de ma chèvre: sur les pas des maîtres de la nuit en pays douala, Paris, Plon, 1981
- Rosny, Eric de, L'Afrique des guérisons, Paris, Karthala, 1992.

Seydou , Christiane, *Bibliographie générale du monde peul*, Paris, 1977.

Von Morgen, Curt, *A travers le Cameroun, du Sud au Nord*, traduit et présenté par Ph.Laburthe Tolra, Paris, Serge Fleury/ Publications de la Sorbonne, 1982.